M. Barrois. — On peut ajouter aussi que dans le projet primitif la taxe sur les matières filées était fixée à deux francs et dans l'avenir on peut envisager des abonnements sensibles de la taxe.

M. Verly. — Je ferai remarquer que ce projet est mis et que je l'ai soutenu en séance publique à plusieurs reprises.

M. Barrois. — Il ne reste plus à M. Delesalle qu'à nous présenter un rapport sur les fonds nécessaires à l'achat de l'outillage du laboratoire.

M. Debory. — On pourrait s'entendre sur la base du projet à soumettre à M. Godfroy.

Le Conseil s'associe à ce vœu et le projet est renvoyé à la commission.

Electricité et gaz

M. Kolb demande à M. Stass-Brame quels sont les résultats de contrôle de l'administration en ce qui concerne la dépense de l'éclairage électrique de la ville. Il importerait seulement de connaître l'énergie dépensée conjointement avec le mètre cube exact des heures d'éclairage. L'administration municipale s'est-elle entourée de tous les renseignements?

M. Stass-Brame. — Comme nous sommes dans une période de transition j'avoue que nous n'avons pas cru devoir nous entourer de tous ces renseignements.

M. Kolb. — Je le regrette. La Société d'éclairage électrique compte à la ville cinq heures par jour. Comme à minuit les lampes s'éteignent, l'éclairage doit commencer régulièrement à cinq heures. Je savais pas bien en plein mois de juillet les lampes fonctionnant à cinq heures du soir. Dans ces conditions je ne m'étonne pas que la facture s'élève à une mille francs, chiffre supérieur à celui prévu. Enfin il ne serait pas inutile de contrôler les appareils, leur puissance, l'énergie des lampes.

M. Brackers d'Hugo. — Par la même occasion on pourrait contrôler aussi la puissance des becs de gaz. Il faut reconnaître que dans certaines rues le pouvoir éclairant n'existe pas. La Compagnie se conformera-t-elle au cahier des charges et dans quelle condition se règle le contrôle.

M. Stass-Brame. — Ce contrôle est fait deux fois par mois par la préfecture et on trouve le pouvoir éclairant dont se plaint M. Brackers d'Hugo, cela tient au manque de pression. Or, le cahier des charges n'exige qu'une très faible pression. 18 mm le gaz et 30 la nuit. Cette pression est à Paris de 70 mm.

M. Brackers d'Hugo. — Il est à souhaiter que le contrôle ne se fasse pas seulement bimensuel, mais que des visites imprévues permettent de contrôler si le cahier des charges est observé par la Compagnie en tout temps.

M. Desurmont. — S'il me souvient la flamme devait avoir tant de centimètres. Quant à la question d'épuration, elle a atteint une grande importance. Par nos expériences domestiques, nous pouvons nous rendre compte que le gaz n'est pas suffisamment épuré.

M. Debory. — Je suis de l'avis de M. Brackers et ce qui concerne le contrôle et je ne verrai pas mal par mal inconvénient à ce qui l'on multiplie des visites à la préfecture pour se rendre compte si les clauses sont régulièrement observées par la Compagnie.

M. Desurmont. — A propos de la Compagnie du gaz, avez-vous reçu la réponse?

M. Debory donne lecture d'une lettre de la Compagnie.

Il résulte de cette lettre que la « Compagnie protestera contre la prétention émise par la Ville d'avoir la faculté de procéder elle-même à l'établissement d'un système d'éclairage autre que le gaz, tant public que privé, la Ville s'arrogeant ainsi un droit qui ne lui est pas reconnu par les conventions. »

Les médecins des hôpitaux

M Debierre dépose le vœu suivant :

Le Conseil considérant

1° Que la population pauvre qui peuple les hôpitaux a droit comme la population riche aux soins des meilleurs médecins et chirurgiens ;

2° Que dans toutes les grandes villes, le recrutement de ces praticiens se fait par voie de concours.

3° Que partout ils forment un corps médical honoré et respecté.

Regrette que l'Administration des hospices de Lille ne suivant pas l'exemple des autres villes, émet le vœu :

« Que les fonctions de médecins et de chirurgiens des hôpitaux ne soient plus conférées qu'à suite d'un concours et que celui-ci, dans les Facultés de l'Etat puissent prendre part à ce concours. »

M. Debierre, en concluant de son vœu, ajoute : « Loin de vouloir la pensée de donner un crêche à l'administration. Je formule simplement la pensée de tous ceux qui sont présents ici et qui à la certitude de toute la population représentée ici. Il ne s'agit pas ici de questions personnelles et la présence ici d'un de nos honorables collègues vous en est un sûr garant.

Mais ce qui n'a toujours donné c'est que l'administration des hospices ait accepté la lourde responsabilité de désigner elle-même les médecins et les chirurgiens des hôpitaux.

La médecine devient à une grave, une très grave responsabilité. De ses connaissances, ou même de ses aptitudes résultent on ses succès ou ses déboires. Or, les déboires pour un chirurgien c'est, entraînant un mot du *Malade Imaginaire*, la cessation de la vie. Il n'y a pas de magie, c'est limité dans les grandes villes de France, qui méthod la nomination des médecins des hôpitaux au concours. Nous aurons ainsi un corps médical qui fera honneur à la science, à la France, à l'humanité. »

M. Wrequin. — Je serais fort surpris que l'Administration des hospices ait pu ne pas le penser. Je pense qu'il serait utile de connaître les motifs qui l'ont poussée.

M. Verly. — Je suis d'un avis différent. A mon sens parallèle demande serait peu convenable.

M. Barrois. — Je suis en dans une position très délicate, en ma qualité de membre de l'Administration des hospices ; je ne puis prendre la parole dans cette discussion ; j'aimerais, en somme de voir sur cette question et bien connu de vous.

M. Wrequin insiste.

M. Barrois répond. — Je n'ai pas qualité pour répondre. Monsieur Wrequin, mais je crois qu'il vaut mieux pour vous que je ne le fasse pas.

M. Debierre. — Je demande qu'on vote divisé en deux parties soit mis aux voix : que l'on vote d'abord sur la question du concours et ensuite sur le choix du candidat. Le vote pourrait être divisé de la façon suivante :

1° Se prononcer sur l'admettre le vœu que les fonctions de médecins et de chirurgiens des hôpitaux ne soient plus accordées qu'après concours.

2° Se prononcer sur le concours que les élèves des Facultés de l'Etat.

La première partie du vœu est adoptée à l'unanimité.

Dans la seconde MM. **Desurmont, Brackers-d'Hugo, Gossart et Meurisse** votent contre. MM. Verly et Barrois s'abstiennent.

La séance est levée à midi.

G. D. JEANDOUZY.

A la Société de Géographie

La distribution des récompenses aux lauréats de la Société de géographie a eu lieu en toute solennité dimanche à trois heures de l'après-midi.

Cette cérémonie avait été précédée d'une allocution de M. Crépy et d'une intéressante conférence de M. Dubois sur la Tunisie.

M. Crépy, après s'être félicité de l'honneur grande présider pareille cérémonie, a rendu un suprême hommage à M. Henri Bonnet, président de la section de Roubaix, enlevé à l'affection des siens et de ses amis. Il a rappelé ensuite la perte de M. Dubois, professeur de géographie coloniale à la Sorbonne.

Le distingué conférencier fait un éloquent parallèle entre la Tunisie des Romains et la Tunisie des Français. Il montre les premiers retrouvant en la région africaine leur ciel et leurs usages italiens et les seconds en 15 années de temps, transformant le moyen âge en un pays moderne. Entre temps, l'orateur donne des détails très documentés sur la configuration et les coutumes tunisiennes.

Ses descriptions sur la pêche aux éponges faite par les Grecs et sur les travaux de cette population active, séduisant tout particulièrement l'auditoire par son pittoresque bonhomie.

L'excellente harmonie des *Amis Réunis* de Marcq-en-Barœul en exécutant la *Marche de la Reine de Saba* et la *Joconde* de Tourneur, a apporté à cette réunion un appoint d'art très appréciable.

Voici les noms des principaux lauréats :

Jeunes gens section supérieure

1re série. — Géographie militaire, 1er prix M. Hallez, Jules-Victor, lycée Faidherbe, Lille — 2e Raffin Albert.

1re section. Dauthuille Charles, lycée Faidherbe, Lille — 2e Noiret Louis, école primaire supérieure d'Hazebrouck — 3e Germain Georges, lycée Faidherbe, Lille.

Prix spécial pour la Carte. — M. Georges Germain, lycée Faidherbe, Lille.

2e série. — Géographie commerciale. — 1er prix ex-aequo, MM. Wasselind, école supérieure d'Hazebrouck ; Lahousse J., employé de commerce, Tourcoing — 2e prix. Gaillard.

1er section. Gossson — 2e Legrand — 3e ex-aequo, Sarrazin E., D'hour (Alfred).

3e Série. — Géographie commerciale. — Prix Desroches. — 1er prix, MM. Guermonprez Léon, Verley Gaston, Alvin Lucien, Delplanque Pierre, Ecole supérieure de commerce.

Enseignement secondaire

1re série. — 1er Europe moins la France. — 1er prix, M. Gudar Henri, lycée de Tourcoing. — 2e, M. Jacquemard, lycée Faidherbe, Lille.

1er accessit. MM. Liden Albert, lycée de de Tourcoing. — 2e, Delvas René, lycée de Tourcoing. — 3e, Denis Maurice, pensionnat Saint-Pierre, Lille.

2e Série. — L'Asie, l'Afrique, l'Océanie — 1er prix, ex-aequo, Huygevelle Georges et Delcambre Léon — 2e prix, ex-aequo, Lefebvre Alice, Ohm Rose — 3e prix, Blondel Pierre, lycée de Tourcoing — 4e, Duvar Armand, pensionnat St-Pierre, Lille — 5e, Imbert Georges, lycée de Tourcoing.

1er accessit, Fournier Léon — 2e, Verleye Henri — 3e, Dubier Dominique, pensionnat Saint-Pierre, Lille.

Enseignement primaire supérieur

1er prix, M. Perée Ernest, institut Turgot, Roubaix — 2e, M. Hennebique Georges, id.

1er accessit ex-aequo, Legrand Eugène, Sarrazin Emile, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck — 2e ex-aequo, Bonnet Charles, Ecole primaire supérieure de Fourmies, Favier Maurice, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck — 3e, ex-aequo, Brouchet Achille, Institut Turgot, Roubaix, Dubar Jules, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck — 4e ex-aequo, Edgard, Institut Turgot, Roubaix ; Prévot Maurice, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck — 5e, ex-aequo, Dujardin Emile, Lahaut Emile, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck — 6e, ex-aequo, Dubail Emile, D'Hour Alfred, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck.

2e série. — Langues vivantes. MM. Coquelle Valentin, Lacharie Emile, Ecole primaire supérieure de Fourmies. — 2e prix ex-aequo, Herveg Ulysse et Lamotte Léon, Ecole primaire sup. d'Hazebrouck. 3e prix, Menet Alphonse, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck — 4e prix ex-aequo, Brasseur Paul, Dubant Alfred, Gorin Albert, Hayaux Gery, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck.

1er accessit ex-aequo, MM. Bleck Joseph, Rousselle Georges, Wattelet Pierre, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck. — 2e accessit, Gravelle Dieudonné, Ecole primaire supérieure de Fourmies, — 3e accessit ex-aequo, Bougin Auguste, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck ; Trouillez Victor, Ecole primaire supérieure de Fourmies ; Hayaux Remy, Ecole primaire supérieure d'Hazebrouck.

Ecole primaire élémentaire

1er prix MM. Clément, Henri, Pensionnat St-Pierre, Lille. — 2e, Marceau, Albert, Ecole primaire d'Haubourdin.

1er accessit, Vincenti Sébastien, pensionnat Saint-Pierre, Lille — 2e, Decoster Gustave, école primaire d'Haubourdin — 4e ex-aequo, Cabarat Paul, pensionnat St-Pierre, Lille et Delvallée Gabriel, école primaire d'Haubourdin.

2e série. — 1er prix, M. Deloose Frédéric, école de la rue Turnus, Roubaix.

1er Accessit, MM. Bauuart Albin, école de la rue Turnaux, Roubaix — 2e, Gaudas Marius, école de la rue Turnus, Roubaix — 3e, Lavergne Daniel, école du Blanc Seau, Tourcoing.

Jeunes filles. — Enseignement secondaire

Prix, Mlle Bousart Angèle, collège Fénelon, Lille. Accessit, Mlle Tancrez Julienne, collège Fénelon, Lille.

2e série. — 1er prix ex-aequo, MM. Coustenoble Alfred et Lecoq Lucien, école primaire supérieure de Fourmies. — 2e prix ex-aequo, MM. Herveg Ulysse et Lamotte Léon, école primaire supérieure d'Hazebrouck — 3e prix, Bourry, Louis, école primaire supérieure d'Haubourdin.

Enseignement primaire supérieur

1er prix, Mlle Vevelet Valentine, Ecole primaire supérieure de Lille. — 2e, Mlle Bouchez, Amélie, Ecole primaire sup. de Lille. — 1er Accessit, Rutteau, Marthe. — 2e, Agache, Pauline, Ecole Sévigné, Tourcoing.

Enseignement primaire élémentaire

1er prix, Mlles Ricouart Berthe, école primaire rue Solférino, Lille — 2e, Duhamel Adèle, école Sévigné, Tourcoing.

1er accessit, Mlles Dubucq, école Sévigné, Tourcoing — 2e, Comm Henriette, école primaire rue Solférino, Lille — 3e, Vandendriessche Madeleine, école Sévigné, Tourcoing — 4e, Desrumeaux Marie, école Sévigné, Tourcoing — 5e, Dessy Louise, école Sévigné, Tourcoing.

2e série : 1er prix, Mlle Collette Suzanne, école primaire, rue Solférino, Lille.

1er accessit, Mlles Montagne Laure, école primaire, rue Solférino, Lille. — Cuvelier Madeleine, école Sévigné, Tourcoing.

57 Années de Succès - 60 Récompenses
ALCOOL DE MENTHE RICQLÈS
Le seul véritable ALCOOL DE MENTHE
contre les **Indigestions, Maux d'estomac, de mer, de cœur, de tête** et contre **Grippe et Refroidissements.**
EXCELLENT AUSSI POUR LA TOILETTE ET LES DENTS
Exiger le nom DE RICQLÈS sur les flacons !

AVIS IMPORTANT

En présence des contrefaçons et imitations, de plus en plus nombreuses, dont l'excellente **Eau de Banyuls Trillos** est fréquemment l'objet : nous engageons les consommateurs de cet apéritif sans rival, à exiger PLUS QUE JAMAIS l'étiquette sur la bouteille, et afin d'éviter toute confusion, à demander non pas un BANYULS quelconque, mais le BANYULS

Dans tous les Cafés et les bons Estaminets

VARIÉTÉS

L'HOTE

Il faisait nuit noire, une de ces nuits impénétrables d'hiver, sans étoiles, sans lune. La neige tombée en abondance les jours précédents s'épandait en une épaisse couche glacée qui craquait sous le pied. Mais à cette heure aucun bruit de pas et aucun autre ; un absolu silence pesait sur les ténèbres.

Dans la ferme du Gros-Chêne, à deux kilomètres du village de Sharcourt, maître Pierre Bracco était assis à table, se disposant à se mettre au lit. Le fermier, un homme de cinquante ans, court et robuste, jouissait d'une bonne réputation de probité rigide, de sens net, son intelligence, son instruction et sa droiture. La femme, au contraire, qui se distinguait par des manières plus douces, une physionomie plus fine, et un langage plus affable, plus recherché, passait pour une coquette, bien que la médisance n'eût jamais trouvé à s'exercer contre elle. Malgré leur différence d'âge — car la femme n'avait que trente ans — ils formaient un ménage très uni.

Ce soir-là, ils avaient veillé plus tard que de coutume. Ils avaient fait leurs comptes, examiné leurs affaires, inquiets de l'avenir, maintenant que l'ennemi campait sur le territoire et qu'on ignorait à quelles conditions il accepterait la paix.

— Tu n'as rien appris de nouveau au bourg, tantôt ? demanda Gervaise.

— Non. La trêve continue, et il paraît que ça peut durer encore longtemps. Enfin, c'est mieux dangereux que ces temps passés ; au moins, on ne risque pas d'attrapper une balle ou de se faire prendre en sortant.

— Et les Prussiens ?

— Ils se sont installés à Sharcourt comme chez eux. Ils occupent la mairie et dirigent tout, le maire n'est plus qu'un simple figurant. Figurez-vous que c'est qu'un vitain dernier quart d'heure à passer. Aussitôt que je serai sûr, je vais conclure, on pourra recommencer à travailler. Quand nous nous laisserions de matin au soir et du soir au matin, notre argent n'en serait pas moins perdu... Allons, je vais voir si la porte est bien fermée, couche-toi...

Maître Brancher se levait, lorsqu'il crut entendre le soi trembler. Il prêta l'oreille :

— Ecoute donc... On dirait un homme qui cours !

— *En même temps la porte résonna sous un violent coup de poing.*

Ils se regardèrent sans parler, avec l'angoisse d'alors. Un second coup ébranla la porte, tandis qu'une voix haletante suppliait :

— Ouvrez... ouvrez...

— Qui est là ?

— C'est moi, Justin...

— *Qu'est-ce que tu veux ?*

— Ouvrez-moi... Je suis traqué...

Le fermier consulta sa femme des yeux.

— Fais attention, dit-elle. Si c'était grave ?

— Il faut ouvrir, dit-il, on ne peut pas laisser un homme dehors par ce temps-là.

La porte était secouée avec force.

— Mais vous me reconnaissez bien, voyons ? implorait la voix. Il n'y a qu'un homme vous qui puisse me sauver...

Maître Brancher ouvrit gravement. L'individu entra. *C'était un beau gas bien décoiffé, mais dont le regard mobile manquait de franchise.* Il se laissa tomber sur une chaise, épuisé, à bout de souffle.

— Que viens-tu donc à cette heure ? Avec cette figure en eau.

L'autre ne répondait rien, ne reprenait point haleine...

— *Allons, Bracco tu auras encore fait quelque mauvais coup?* Mais dis-moi quoi, il faut que je le sache...

Le Bracco ne s'appelait ainsi par abréviation de braconnier — finit par dire d'une voix tremblante, nerveuse :

— Bien sûr que si vous me cachez je vous vendrai tout de suite. Mais, voilà, j'étais dans les francs-tireurs. Ils ont tous été tués ou faits prisonniers. Alors je suis revenu au pays, et je cours les champs et les bois ; mais *il n'y a plus rien à faire, le gibier s'est sauvé,* faut croire, et je crève de faim...

— Te figures-tu que nous nous gobergeons, nous autres ?

— Je ne dis pas...

— Continue...

— Eh bien ! je rentrais le ventre creux, affamé. Voilà que j'aperçois une sentinelle, un Prussien, en train de manger tranquillement sa ration. Il était adossé contre un arbre. Je ne sais pas ce qu'il m'a passé dans les veines... Oeuf cuit, voilà ce dont il me n'avait pas vu... Voilà que je me glisse tout près de lui, par derrière... Quoi ! j'y ai planté mon couteau dans le dos. Il n'a pas fait seulement ouf... J'ai avalé le restant de son déjeuner, j'ai pris ses provisions et j'ai regagné la forêt. Toute la journée je me suis tenu coi, j'attendais la nuit... Il a passé des patrouilles ; heureusement qu'il avait neigé et qu'ils n'ont pas vu mes pas. Mais à Sharcourt on doit savoir déjà que c'est moi ; tous les chemins, tous les sentiers sont gardés... Alors je me suis dit : « N'y a qu'un homme comme moi pour tirer pour me cacher... » Tous les autres sont des poltrons qui me dénonceraient.

— Assez de compliments, dit le fermier. L'ar-mistice est signé ; tu le savais, et tu devais respecter les conventions d'honneur. J'ai été solide moi aussi, à une époque plus heureuse, c'est vrai ; c'était au temps de la guerre, *on faisait alors sept ans de service*, et je n'aurais pas fait ça ?

— C'est tout comme de moins...

— En temps de guerre, oui, mais à présent ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas ta vie que tu as risquée, c'est celle de tous les habitants de Sharcourt, de nos tous. As-tu pensé que les Prussiens pouvaient nous tuer le village et nous passer tous par les armes ?

Le Bracco se troublait :

— Je n'avais au devant moi qu'un ennemi... Mais, si, un ennemi dont *tu guettais la gamelle ?*

— Alors, vous refusez ?... Vous allez me livrer ?...

Pierre Brancher n'a jamais trahi personne, mais quant à le cacher...

L'homme se précipita vers lui, l'étreignit de ses deux bras, les yeux pleins de larmes :

— Mais si vous refusez, je ne vous cache à vous, je suis entré ici comme dans une église... Je vous jure que je n'ai pas pensé à tout ce que vous me dites ; je comprends maintenant. Si vous me chassez, c'est comme qui me condamnerait à mort, c'est vous qui me tuez !

Du fond de la pièce, Gervaise prise de pitié pour ce grand garçon en peril de vie, implorait silencieusement son mari.

— Allons ! dit-il, je veux croire que tu as été à un mouvement irréfléchi, de soldat, de patriote : c'est bon, reste.

— Vous ne me livrerez pas ? s'écria le Bracco ragaillardi par l'espérance.

— C'est juré. Si tu ne fais pas d'imprudence, ce n'est ni moi ni ma femme qui te trahirons.

Gervaise sauta au cou du fermier, tandis que Justin lui serrait les mains avec effusion.

* * *

La ferme n'était plus habitée que par ses propriétaires. Tout le personnel masculin était sous les drapeaux ; on avait congédié les femmes par économie. Donc, par d'indiscrétion à craindre. Brancher indiqua à son hôte, dans la cour des étables, une sorte de cavern abandonne, porte moisie, serrure rouillée.

— Tu te cacheras là. Tous les gens du pays ont travaillé ici ; ils savent que je y ouvre jamais rien à personne. Si vient, ils toutiront plutôt la maison...

Dès le lendemain, un détachement de Prussiens parut au Gros-Chêne et demanda des renseignements sur le Bracco. Le fermier fit preuve de *maître Pierre*, sa réputation, inspirerent confiance au chef, qui lit une perquisition pour la forme et retira en disant que le maître de la ferme a d'avertissement que celui qui cachait le meurtrier devenait son complice et encourait la même peine.

Le fermier n'osa pas questionner l'officier mais il se promit de se rendre au bourg pour s'enquérir de ce qu'on y pensait.

Comme Justin ne pouvait rester tout le jour enfermé dans son cavern, il prenait étage, dans la chambre à coucher principale, dont les fenêtres donnaient la campagne, et là, avec Gervaise, ils surveillaient l'horizon pour éviter toute surprise. Tout en jouant les cartes de bonne audacieux, et celle-ci, bien qu'elle l'eût en médiocre estime, s'était intéressée au sort de ce grand diable qui avait commis toutes les gaudes et avait rendu célèbre dans le pays. Elle se plaisait à l'entendre conter ses histoires.

Ainsi qu'il l'avait deviné, Brancher était allé à Sharcourt, laissant au logis sa femme et Justin, en leur recommandant d'avoir l'œil ouvert.

— Ce ne doit pas être gai, la vie ici ! disait le Bracco. Vous êtes loin du bourg, et puisle patron est triste, il ne vous aime à rien, non vrai ?

— C'est qu'il a des soucis, le pauvre homme ! Mais il est bon comme du bon pain. Y a pouvoir longtemps de leurs affaires, inquiets de l'avenir, maintenant que l'ennemi campait sur le territoire et qu'on ignorait à quelles conditions il accepterait la paix.

— Tu n'as rien appris de nouveau au bourg, tantôt ? demanda Gervaise.

— Non. La trêve continue, et il paraît que ça peut durer encore longtemps. Enfin, c'est mieux dangereux que ces temps passés ; au moins, on ne risque pas d'attrapper une balle ou de se faire prendre en sortant.

— Et les Prussiens ?

— Ils se sont installés à Sharcourt comme chez eux. Ils occupent la mairie et dirigent tout, le maire n'est plus qu'un simple figurant. Figurez-vous que c'est qu'un vitain dernier quart d'heure à passer. Aussitôt que je serai sûr, je vais conclure, on pourra recommencer à travailler. Quand nous nous laisserions de matin au soir et du soir au matin, notre argent n'en serait pas moins perdu... Allons, je vais voir si la porte est bien fermée, couche-toi...

Il se rendit dans la cour, lorsqu'il crut entendre le soi trembler. Il prêta l'oreille :

— Ecoute donc... On dirait un homme qui court !

— *En même temps la porte résonna sous un violent coup de poing.*

Ils se regardèrent sans parler, avec l'angoisse d'alors. Un second coup ébranla la porte, tandis qu'une voix haletante suppliait :

— Ouvrez... ouvrez...

— Qui est là ?

— C'est moi, Justin...

— *Qu'est-ce que tu veux ?*

— Ouvrez-moi... Je suis traqué...

Le fermier consulta sa femme des yeux.

— Fais attention, dit-elle. Si c'était grave ?

— Il faut ouvrir, dit-il, on ne peut pas laisser un homme dehors par ce temps-là.

La porte était secouée avec force.

— Mais vous me reconnaissez bien, voyons ? implorait la voix. *Il n'y a qu'un homme vous qui puisse me sauver...*

Maître Brancher ouvrit gravement. L'individu entra. *C'était un beau gas bien décoiffé, mais dont le regard mobile manquait de franchise.* Il se laissa tomber sur une chaise, épuisé, à bout de souffle.

— Que viens-tu donc à cette heure ? Avec cette figure en eau.

L'autre ne répondait rien, ne reprenait point haleine...

— *Allons, Bracco tu auras encore fait quelque mauvais coup?* Mais dis-moi quoi, il faut que je le sache...

Le Bracco ne s'appelait ainsi par abréviation de braconnier — finit par dire d'une voix tremblante, nerveuse :

— Bien sûr que si vous me cachez je vous vendrai tout de suite. Mais, voilà, j'étais dans les francs-tireurs. Ils ont tous été tués ou faits prisonniers. Alors je suis revenu au pays, et je cours les champs et les bois ; mais *il n'y a plus rien à faire, le gibier s'est sauvé,* faut croire, et je crève de faim...

— Te figures-tu que nous nous gobergeons, nous autres ?

— Je ne dis pas...

— Continue...

— Eh bien ! je rentrais le ventre creux, affamé. Voilà que j'aperçois une sentinelle, un Prussien, en train de manger tranquillement sa ration. Il était adossé contre un arbre. Je ne sais pas ce qu'il m'a passé dans les veines... Oeuf cuit, voilà ce dont il me n'avait pas vu... Voilà que je me glisse tout près de lui, par derrière... Quoi ! j'y ai planté mon couteau dans le dos. Il n'a pas fait seulement ouf... J'ai avalé le restant de son déjeuner, j'ai pris ses provisions et j'ai regagné la forêt. Toute la journée je me suis tenu coi, j'attendais la nuit... Il a passé des patrouilles ; heureusement qu'il avait neigé et qu'ils n'ont pas vu mes pas. Mais à Sharcourt on doit savoir déjà que c'est moi ; tous les chemins, tous les sentiers sont gardés... Alors je me suis dit : « N'y a qu'un homme comme moi pour tirer pour me cacher... » Tous les autres sont des poltrons qui me dénonceraient.

— Assez de compliments, dit le fermier. L'armistice est signé ; tu le savais, et tu devais respecter les conventions d'honneur. J'ai été solide moi aussi, à une époque plus heureuse, c'est vrai ; *c'était au temps de la guerre, on faisait alors sept ans de service*, et je n'aurais pas fait ça ?

— C'est tout comme de moins...

— En temps de guerre, oui, mais à présent ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas ta vie que tu as risquée, c'est celle de tous les habitants de Sharcourt, de nos tous. As-tu pensé que les Prussiens pouvaient nous tuer le village et nous passer tous par les armes ?

Le Bracco se troublait :

— Je n'avais au devant moi qu'un ennemi... Mais, si, un ennemi dont *tu guettais la gamelle ?*

— Alors, vous refusez ?... Vous allez me livrer ?...

Pierre Brancher n'a jamais trahi personne, mais quant à le cacher...

L'homme se précipita vers lui, l'étreignit de ses deux bras, les yeux pleins de larmes :

— Mais si vous refusez, je ne vous cache à vous, je suis entré ici comme dans une église... Je vous jure que je n'ai pas pensé à tout ce que vous me dites ; je comprends maintenant. Si vous me chassez, c'est comme qui me condamnerait à mort, c'est vous qui me tuez !

Du fond de la pièce, Gervaise prise de pitié pour ce grand garçon en peril de vie, implorait silencieusement son mari.

— Allons ! dit-il, je veux croire que tu as été à un mouvement irréfléchi, de soldat, de patriote : c'est bon, reste.

— Vous ne me livrerez pas ? s'écria le Bracco ragaillardi par l'espérance.

— C'est juré. Si tu ne fais pas d'imprudence, ce n'est ni moi ni ma femme qui te trahirons.

Gervaise sauta au cou du fermier, tandis que Justin lui serrait les mains avec effusion.

* * *

La ferme n'était plus habitée que par ses propriétaires. Tout le personnel masculin était sous les drapeaux ; on avait congédié les femmes par économie. Donc, par d'indiscrétion à craindre. Brancher indiqua à son hôte, dans la cour des étables, une sorte de cavern abandonne, porte moisie, serrure rouillée.

— Tu te cacheras là. Tous les gens du pays ont travaillé ici ; ils savent que je y ouvre jamais rien à personne. Si vient, ils toutiront plutôt la maison...

Dès le lendemain, un détachement de Prussiens parut au Gros-Chêne et demanda des renseignements sur le Bracco. Le fermier fit preuve de *maître Pierre*, sa réputation, inspirerent confiance au chef, qui lit une perquisition pour la forme et retira en disant que le maître de la ferme a d'avertissement que celui qui cachait le meurtrier devenait son complice et encourait la même peine.

Le fermier n'osa pas questionner l'officier mais il se promit de se rendre au bourg pour s'enquérir de ce qu'on y pensait.

Comme Justin ne pouvait rester tout le jour enfermé dans son cavern, il prenait étage, dans la chambre à coucher principale, dont les fenêtres donnaient la campagne, et là, avec Gervaise, ils surveillaient l'horizon pour éviter toute surprise. Tout en jouant les cartes de bonne audacieux, et celle-ci, bien qu'elle l'eût en médiocre estime, s'était intéressée au sort de ce grand diable qui avait commis toutes les gaudes et avait rendu célèbre dans le pays. Elle se plaisait à l'entendre conter ses histoires.

Ainsi qu'il l'avait deviné, Brancher était allé à Sharcourt, laissant au logis sa femme et Justin, en leur recommandant d'avoir l'œil ouvert.

— Ce ne doit pas être gai, la vie ici ! disait le Bracco. Vous êtes loin du bourg, et puisle patron est triste, il ne vous aime à rien, non vrai ?

— C'est qu'il a des soucis, le pauvre homme ! Mais il est bon comme du bon pain. Y a pouvoir longtemps de leurs affaires, inquiets de l'avenir, maintenant que l'ennemi campait sur le territoire et qu'on ignorait à quelles conditions il accepterait la paix.

— Tu n'as rien appris de nouveau au bourg, tantôt ? demanda Gervaise.

— Non. La trêve continue, et il paraît que ça peut durer encore longtemps. Enfin, c'est mieux dangereux que ces temps passés ; au moins, on ne risque pas d'attrapper une balle ou de se faire prendre en sortant.

— Et les Prussiens ?

— Ils se sont installés à Sharcourt comme chez eux. Ils occupent la mairie et dirigent tout, le maire n'est plus qu'un simple figurant. Figurez-vous que c'est qu'un vitain dernier quart d'heure à passer. Aussitôt que je serai sûr, je vais conclure, on pourra recommencer à travailler. Quand nous nous laisserions de matin au soir et du soir au matin, notre argent n'en serait pas moins perdu... Allons, je vais voir si la porte est bien fermée, couche-toi...

Il se rendit dans la cour, lorsqu'il crut entendre le soi trembler. Il prêta l'oreille :

— Ecoute donc... On dirait un homme qui court !

— *En même temps la porte résonna sous un violent coup de poing.*

Ils se regardèrent sans parler, avec l'angoisse d'alors. Un second coup ébranla la porte, tandis qu'une voix haletante suppliait :

— Ouvrez... ouvrez...

— Qui est là ?

— C'est moi, Justin...

— *Qu'est-ce que tu veux ?*

— Ouvrez-moi... Je suis traqué...

Le fermier consulta sa femme des yeux.

— Fais attention, dit-elle. Si c'était grave ?

— Il faut ouvrir, dit-il, on ne peut pas laisser un homme dehors par ce temps-là.

La porte était secouée avec force.

— Mais vous me reconnaissez bien, voyons ? implorait la voix. *Il n'y a qu'un homme vous qui puisse me sauver...*

Maître Brancher ouvrit gravement. L'individu entra. *C'était un beau gas bien décoiffé, mais dont le regard mobile manquait de franchise.* Il se laissa tomber sur une chaise, épuisé, à bout de souffle.

— Que viens-tu donc à cette heure ? Avec cette figure en eau.

L'autre ne répondait rien, ne reprenait point haleine...

— *Allons, Bracco tu auras encore fait quelque mauvais coup?* Mais dis-moi quoi, il faut que je le sache...

Le Bracco ne s'appelait ainsi par abréviation de braconnier — finit par dire d'une voix tremblante, nerveuse :

— Bien sûr que si vous me cachez je vous vendrai tout de suite. Mais, voilà, j'étais dans les francs-tireurs. Ils ont tous été tués ou faits prisonniers. Alors je suis revenu au pays, et je cours les champs et les bois ; mais *il n'y a plus rien à faire, le gibier s'est sauvé,* faut croire, et je crève de faim...

— Te figures-tu que nous nous gobergeons, nous autres ?

— Je ne dis pas...

— Continue...

— Eh bien ! je rentrais le ventre creux, affamé. Voilà que j'aperçois une sentinelle, un Prussien, en train de manger tranquillement sa ration. Il était adossé contre un arbre. Je ne sais pas ce qu'il m'a passé dans les veines... Oeuf cuit, voilà ce dont il me n'avait pas vu... Voilà que je me glisse tout près de lui, par derrière... Quoi ! j'y ai planté mon couteau dans le dos. Il n'a pas fait seulement ouf... J'ai avalé le restant de son déjeuner, j'ai pris ses provisions et j'ai regagné la forêt. Toute la journée je me suis tenu coi, j'attendais la nuit... Il a passé des patrouilles ; heureusement qu'il avait neigé et qu'ils n'ont pas vu mes pas. Mais à Sharcourt on doit savoir déjà que c'est moi ; tous les chemins, tous les sentiers sont gardés... Alors je me suis dit : « N'y a qu'un homme comme moi pour tirer pour me cacher... » Tous les autres sont des poltrons qui me dénonceraient.

— Assez de compliments, dit le fermier. L'armistice est signé ; tu le savais, et tu devais respecter les conventions d'honneur. J'ai été solide moi aussi, à une époque plus heureuse, c'est vrai ; *c'était au temps de la guerre, on faisait alors sept ans de service*, et je n'aurais pas fait ça ?

— C'est tout comme de moins...

— En temps de guerre, oui, mais à présent ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas ta vie que tu as risquée, c'est celle de tous les habitants de Sharcourt, de nos tous. As-tu pensé que les Prussiens pouvaient nous tuer le village et nous passer tous par les armes ?

Le Bracco se troublait :

— Je n'avais au devant moi qu'un ennemi... Mais, si, un ennemi dont *tu guettais la gamelle ?*

— Alors, vous refusez ?... Vous allez me livrer ?...

Pierre Brancher n'a jamais trahi personne, mais quant à le cacher...

L'homme se précipita vers lui, l'étreignit de ses deux bras, les yeux pleins de larmes :

— Mais si vous refusez, je ne vous cache à vous, je suis entré ici comme dans une église... Je vous jure que je n'ai pas pensé à tout ce que vous me dites ; je comprends maintenant. Si vous me chassez, c'est comme qui me condamnerait à mort, c'est vous qui me tuez !

Du fond de la pièce, Gervaise prise de pitié pour ce grand garçon en peril de vie, implorait silencieusement son mari.

— Allons ! dit-il, je veux croire que tu as été à un mouvement irréfléchi, de soldat, de patriote : c'est bon, reste.

— Vous ne me livrerez pas ? s'écria le Bracco ragaillardi par l'espérance.

— C'est juré. Si tu ne fais pas d'imprudence, ce n'est ni moi ni ma femme qui te trahirons.

Gervaise sauta au cou du fermier, tandis que Justin lui serrait les mains avec effusion.

* * *

La ferme n'était plus habitée que par ses propriétaires. Tout le personnel masculin était sous les drapeaux ; on avait congédié les femmes par économie. Donc, par d'indiscrétion à craindre. Brancher indiqua à son hôte, dans la cour des étables, une sorte de cavern abandonne, porte moisie, serrure rouillée.

— Tu te cacheras là. Tous les gens du pays ont travaillé ici ; ils savent que je y ouvre jamais rien à personne. Si vient, ils toutiront plutôt la maison...

Dès le lendemain, un détachement de Prussiens parut au Gros-Chêne et demanda des renseignements sur le Bracco. Le fermier fit preuve de *maître Pierre*, sa réputation, inspirerent confiance au chef, qui lit une perquisition pour la forme et retira en disant que le maître de la ferme a d'avertissement que celui qui cachait le meurtrier devenait son complice et encourait la même peine.

Le fermier n'osa pas questionner l'officier mais il se promit de se rendre au bourg pour s'enquérir de ce qu'on y pensait.

Comme Justin ne pouvait rester tout le jour enfermé dans son cavern, il prenait étage, dans la chambre à coucher principale, dont les fenêtres donnaient la campagne, et